NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

64 N° 6 1937

Les plus vieux volumes latins conservés jusqu'à nos jours

Joseph DE GHELLINCK

p. 653 - 657

https://www.nrt.be/fr/articles/les-plus-vieux-volumes-latins-conserves-jusqu-a-nos-jours-3572

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES PLUS VIEUX VOLUMES LATINS CONSERVÉS JUSQU'A NOS JOURS

A première vue, avec sa courte introduction liminaire, sa dédicace au cardinal Ehrle, appelé le « prince des bibliothécaires », sa sèche bibliographie finale, ses 80 planches paléographiques et sa description de 277 extraits de manuscrits antérieurs à l'an 800, ce grand et luxueux ouvrage (1) semble bien ne s'adresser qu'aux spécialistes bibliothécaires et aux paléographes de profession. En fait cependant, il en va autrement. Car, outre l'apport extraordinairement précieux fourni à l'étude paléographique des manuscrits occidentaux, ce qui est son principal objet, la publication donne aussi au théologien et à l'historien de l'Église un certain nombre de renseignements intéressants, qui leur ouvrent des perspectives nouvelles.

Le professeur d'Oxford a voulu réunir en un *Corpus* aussi complet que possible, en l'appuyant sur un spécimen de leur écriture, la description de tous les manuscrits et papyrus latins antérieurs à l'an 800. Pour réussir, ce plan gigantesque devait s'assurer des collaborations dévouées et des appuis efficaces, sur le terrain financier comme dans le domaine technique. Grâce assurément au renom et aux mérites de l'auteur, l'entreprise a rencontré les unes et les autres, en Amérique, dans l'*American Council of learned Societies* et les fondations Rockefeller et Carnegie, en Europe, dans la direction éclairée de la *Clarendon Press* d'Oxford, partout, dans le désintéressement des bibliothécaires, des directeurs d'institutions savantes et des spécialistes isolés, qui ont apporté, chacun à sa façon, une part de coopération souvent considérable. Mais le rôle principal, dans la conception de l'œuvre comme dans son exécution, revient à l'auteur qu'on a dénommé « an ideal person » pour pareille entreprise.

Le nombre approximativement prévu de ces anciens témoins de l'écriture européenne et de ces premiers agents ou facteurs de liaison, dans la transmission de la pensée antique, profane ou chrétienne, atteint ou dépasse un millier et demi. Il fallait d'abord en dresser la liste. Pour cela, deux moyens se présentaient qui se complétaient l'un l'autre : d'abord utiliser les nomenclatures déjà existantes, contenues dans certains ouvrages généraux de synthèse ou d'essai de synthèse, ou dans les prolégomènes critiques d'éditions isolées, décrivant les témoins du texte. Pour le premier groupe, les recherches de L. Traube *(Nomina sacra)* de Munich (1907), le rénovateur de l'histoire de l'écriture occidentale, les *Notae Latinae* de Lindsay (1915) et les propres

(1) E. A. Lowe. *Codices latini antiquiores. A palaeographical Guide to Latin Manuscripts prior to the ninth Century. Part I. The Vatican City. Part II. Great Britain and Ireland.* Oxford, Clarendon Press, 1934-1935, 45 × 31 cm., xii-44 p., xviii-54 p., nombreuses planches. Prix : 2 livres 10 sh., 3 livres.

études de l'auteur (*Miscellanea Fr. Ehrle* en 1924) sur les manuscrits semi-onciaux et minuscules, fournissaient un riche apport. Pour le second groupe, les travaux monographiques critiques, avec reproduction paléographique de textes particuliers, ajoutaient un complément précieux. Mais tout cela n'était que provisoire; aussi longtemps que ces premières statistiques n'étaient pas contrôlées par l'examen des bibliothèques et la manipulation des manuscrits eux-mêmes, on ne pouvait accepter ces résultats que sous bénéfice d'inventaire. Démesurément longues et fastidieuses, mais poursuivies par l'auteur depuis des années, ces recherches eurent pour résultat d'éliminer un certain nombre de pièces, mais surtout d'en ajouter pas mal d'autres qui, jusque-là, n'avaient pas attiré l'attention. Sans entrer dans les détails techniques, contentons-nous de dire que la détermination de la date et de la provenance a été faite aussi strictement que possible : on a suivi de près les meilleurs critères, qu'une longue accoutumance avait considérablement affinés, relatifs au tracé des caractères, aux détails de la transcription et aux caractéristiques du volume. Quelques-uns des témoins admis peuvent être de quelques années plus jeunes que la limite fixée; à ce titre, il aurait fallu frapper d'ostracisme le livre d'Armagh, qui date de 807, et le Missel de Stowe, antérieur à 812. Quelques autres, écartés, pourraient à la rigueur remonter à quelques années plus haut. Pour quelques-uns, malgré son très haut degré de probabilité, la détermination demeure toujours approximative, l'auteur le reconnaît loyalement. Mais, dans l'ensemble, on peut admettre qu'il y aura peu de rectifications à opérer; des écrits qui confinent à la limite chronologique, on n'a éliminé que ceux qui ne contiennent aucun détail intéressant ou instructif. A moins de renoncer à tout travail de ce genre, il fallait bien se résoudre à une décision nette; du reste, les travaux antérieurs de l'auteur, comme la compétence de ses collaborateurs, autorisent parfaitement à lui faire crédit pour tous les manuscrits, c'est le grand nombre, qui ne portent pas leur date dans une déclaration du copiste ou dans quelque autre attestation concrète externe.

En ce point, l'ouvrage similaire de M. Kirsopp Lake sur les manuscrits grecs, dont la revue a fait l'éloge précédemment (1935, p. 288-293), se distingue nettement du plan de M. Lowe. M. Lake ne reproduit et n'analyse que les témoins extrinsèquement datés; le répertoire de M. Lowe embrasse *tous* les manuscrits et papyrus latins, auxquels leurs graphies assignent un extrait de naissance antérieur à l'année 800. Au point de vue de la paléographie, qui ne nous arrêtera guère, on voit tout de suite l'immense utilité de cette publication. C'est un répertoire complet, autant qu'il y a moyen de l'être, et extraordinairement suggestif. Les caractères sont reproduits photographiquement dans leurs dimensions originales; la description, très minutieuse, affinée par le travail de comparaison nécessaire pour un aussi grand nombre de pièces et par l'utilisation des monographies consacrées à beaucoup d'entre elles isolément, donne désormais un guide sûr aux études ultérieures des paléographes et des éditeurs de textes.

Mais le théologien et l'historien de l'Église, de ses doctrines, de sa culture et de ses institutions, ne devraient pas croire qu'il n'y a rien d'intéressant pour eux dans cet ouvrage de pure érudition. Un premier coup d'œil fait apparaître tout de suite l'énorme proportion de la littérature ecclésiastique

contenue dans ce répertoire. Sur les 277 extraits, représentant environ 250 manuscrits ou papyrus, il n'en est guère beaucoup plus que 60 qui appartiennent à la littérature profane; tout le reste est textes bibliques, patristiques, liturgiques, bref, ecclésiastiques. Encore ce chiffre de soixante est-il dû en grande partie aux fragments papyrologiques qui, pour être conservés à Rome, à Londres et à Manchester, n'ont habituellement rien de commun avec une provenance occidentale, et si l'on excepte les textes dus aux palimpsestes de Bobbio ou aux anciens manuscrits de la fondation irlandaise de Lorsch, arrivés ensuite à la bibliothèque palatine de Heidelberg et expédiés de là à Rome par 'T Serclaes de Tilly durant la guerre de Trente ans, la proportion des textes classiques devient numériquement presque négligeable dans la première partie, et extraordinairement minime dans la seconde. Ainsi, les Iles Britanniques, dont l'écriture soit irlandaise soit anglo-saxonne allait avoir un si brillant rayonnement jusque bien loin sur le continent, à partir du VIII[e] siècle, ne possèdent plus actuellement un seul texte même fragmentaire appartenant à la période pré-saxonne.

Cette carence est d'autant plus frappante qu'elle est en contraste tranché avec les restes romains d'autre sorte, inscriptions, monnaies, mosaïques, thermes, camps, villas, murs et remparts, poteries, etc., qui se rencontrent nombreux en Grande-Bretagne. C'est de Gaule, avec saint Patrice, que sont venues sans doute les anciennes bibliothèques irlandaises; de provenance irlandaise aussi, avec comme parallèle bientôt l'influence romaine par Cantorbéry et par les rapports directs avec Rome, se présentent les bibliothèques de Northumbrie groupées autour de Lindisfarne, et peu après de Jarrow-Wearmouth, le séjour de Bède le Vénérable († 736), près de Durham. Les spécialistes du texte biblique, avec le *Palatinus* (e), le *Codex Bezae* et le *Laudianus*, pour n'en citer que trois, savent ce que représente cette contribution insulaire; des six copies exécutées à Jarrow sous l'abbé Ceolfric, avant Bède le Vénérable, et existant encore, trois sont reproduites dans le tome II, qui contient en outre vingt manuscrits en onciales et trente-neuf d'écriture insulaire, sur les soixante manuscrits bibliques qu'il reproduit. La partie patristique, ascétique et pastorale n'est pas moins riche. Mais les livres ne vont pas sans influence doctrinale, liturgique, pénitentielle et autre, et voilà que l'histoire des manuscrits, l'étude paléographique des écritures et l'examen comparatif de l'ornementation et des lettrines, outre le contenu textuel et sa recension, confirme et souvent enrichit et précise ce que l'on savait par ailleurs des divers courants religieux d'un pays ou d'une époque. Il en va de même sur le continent, où des centres comme Luxeuil, Bobbio, Saint-Gall, Echternach, Saint-Omer, Wurzbourg et Fulda accusent la double influence irlandaise et anglo-saxonne. Puis, en certains cas, les courants s'entremêlent ou se croisent, révélant des contacts insoupçonnés qui ouvrent la voie à des influences lointaines d'idées et d'institutions. C'est ainsi que les groupes insulaires trahissent des accointances avec ceux de Naples et des environs. Le meilleur texte de Juvencus, écrit en Espagne au VIII[e] siècle, est en Angleterre au XI[e] siècle, sinon au X[e], et à Cantorbéry au XII[e]. Le pénitentiel irlandais, sous ses formes diverses, dont on a cru récemment dépister la trace jusque chez les Byzantins, est une des formes de ce sourd travail

d'infiltration, qui s'éclaire subitement grâce à l'étude minutieuse de son moyen véhiculaire.

Ces deux volumes ne sont pas moins révélateurs pour l'utilisation et la diffusion des textes patristiques. Sans vouloir allonger ces pages, il suffira de rappeler quelques copies très anciennes de saint Hilaire, dont l'œuvre a exercé une très large influence durant les deux ou trois siècles qui ont suivi sa mort, des œuvres de saint Cyprien, un des rares écrivains anténicéens utilisés par la théologie du moyen âge, des textes de saint Augustin, de saint Grégoire-le-Grand et jusqu'à cette vieille traduction, par Mutianus, contemporain de Cassiodore, du commentaire de saint Jean Chrysostome sur l'épître aux Hébreux, dont un seul témoin, un palimpseste, après avoir beaucoup voyagé, nous a conservé, sous une retranscription de Commodien et du *De vera religione* d'Augustin, un texte du VII[e] siècle (n. 181), qui sert de base à toute l'exégèse médiévale de cette épître.

Les richesses liturgiques de ces volumes sont peut-être plus précieuses encore, parmi lesquelles, sans vouloir les détailler ici, il faut signaler le *Missale* de Stowe (avant 811-812), l'*Antiphonaire de Bangor* (vers 691), qui nous place sur terrain ferme pour dater la paléographie irlandaise, et ces nombreux volumes des évangiles ou des épîtres, anglo-saxons, irlandais et autres, d'une ornementation si artistique et pleins de renseignements sur les sources de nos textes actuels. Remarquons en effet que nous avons affaire aux volumes conservés antérieurs à l'an 800, c'est-à-dire pour la très grande partie antérieurs à la renaissance carolingienne. La paléographie y trouvera de nouvelles ressources pour expliquer les origines toujours discutées de l'écriture « caroline », généralisée sous Charlemagne; mais l'historien et le théologien y verront aussi quels écrits ont nourri ces générations anciennes, quelles œuvres étaient à l'honneur, parmi les classiques, où brille Virgile, et parmi les Pères de l'Église, où Hilaire est encore au premier plan, quels centres se sont distingués pour donner à l'Europe son essor intellectuel et religieux. A ceux qui utiliseraient l'ouvrage pour juger de la diffusion des auteurs et des livres avant l'an 800, une remarque s'impose cependant : c'est que, pour les livres les plus lus au moyen âge, comme le *De Civitate Dei* et les *Enarrationes in psalmos* de saint Augustin, ou les *Moralia in Iob* de saint Grégoire-le-Grand, la proportion des manuscrits anciens est habituellement moins élevée qu'on ne s'y attendrait, l'emploi répété du volume ayant nécessité plus vite de nouvelles transcriptions.

La provenance même des textes appelle chez l'historien de la civilisation chrétienne une autre observation. Déjà dans ces deux premiers volumes et davantage encore sans doute dans quelques-uns des suivants, on pourra remarquer que les textes classiques en onciales et semi-onciales continuent à être transcrits ailleurs qu'en Irlande ou qu'en Grande-Bretagne : ce qui force à quelques réserves quand on entend présenter les Iles Britanniques comme l'unique refuge de la culture classique au moment de la décadence mérovingienne.

L'étude comparative des canaux d'influences et l'examen des infiltrations multiples, d'où sort et se forme finalement la vie religieuse du moyen âge, serait incontestablement facilitée, si le plan théorique de l'ouvrage avait pu être suivi dans la pratique. Sans les déconcertantes incertitudes qui planent

sur la chronologie et la patrie d'origine de beaucoup de textes, on eût pu répartir en quelques grands groupes géographiques, subdivisés d'après les données chronologiques, tout ce que les trois ou quatre siècles antérieurs au neuvième nous ont légué de volumes écrits : disposition qui aurait grandement aidé à suivre l'évolution des influences et leur entremêlement. Mais c'était s'exposer à trop d'approximations et au péril de faire regarder comme acquis des résultats encore douteux. Le classement d'abord par dates et provenances certaines, puis par fixations probables ou douteuses, à l'imitation de la *Geschichte* de Harnack, qui place en tête de sa *Chronologie* une vingtaine d'écrits sûrement datés, puis tous les autres, toujours discutés, n'avait pas pour l'étude les mêmes avantages que dans le cas des matériaux destinés à une histoire littéraire. Après longue réflexion, l'auteur s'est décidé pour une répartition qu'à première vue on appellerait simpliste, mais qui coupait court aux difficultés des autres systèmes, et était la seule réalisable sur le terrain pratique, si l'on ne voulait pas retarder indéfiniment la publication; car les frais énormes de travail et de dépenses qu'aurait nécessités toute autre méthode risquaient de la différer *sine die*, c'est-à-dire de l'arrêter pour jamais. L'auteur a pris l'ordre topographique des bibliothèques : le Vatican ouvre la série, les Iles Britanniques suivent; puis viendront les autres pays rangés, semble-t-il, par ordre alphabétique, dans les huit volumes encore en vue. Chaque manuscrit est représenté par la photographie de quelques lignes caractéristiques. Parfois on nous donne deux ou trois photographies pour un seul manuscrit; il en est ainsi pour une vingtaine de pièces du premier volume. Les pages de planches font face à celles des descriptions; celles-ci, vrais modèles de sobriété et de précision, sont accompagnées d'un numéro d'ordre, à raison de quatre par page habituellement; pour l'étude ultérieure, la bibliographie indique à la fin du volume avec le même chiffre courant, les monographies agrémentées de planches utiles à consulter. On pourrait souhaiter que les planches fussent accessibles également dans une série sur feuilles libres, non imprimées au verso, de manière à faciliter l'étude comparative par la juxtaposition des spécimens; cela donnerait une partie des avantages que promettait théoriquement le classement par provenance, jugé avec raison irréalisable. Ce qu'on regrettera davantage, c'est qu'il faille attendre, semble-t-il, la fin des dix volumes projetés pour avoir les tables alphabétiques. Les recherches paléographiques et celles surtout d'histoire littéraire et autres seraient considérablement aidées par une table des auteurs et des titres des ouvrages avec, en plus, une table chronologique. Simple détail, pour les manuscrits du *Synodus chalcedonensis*, la bibliographie (n. 8, 26 et 26 a) ne mentionne pas les *Acta Conciliorum* de Schwartz qui décrivent ces témoins. Mais dans l'ensemble et dans les détails, les *Codices latini Antiquiores* se classent dès maintenant comme une œuvre d'extraordinaire mérite, et les études de paléographie, l'histoire des textes et des idées, ainsi que les éditions de textes critiques en vivront longtemps, même après les progrès dont ce magnifique répertoire, guide et stimulant tout à la fois, était l'indispensable condition.

J. DE GHELLINCK, S. I.